

**Zeitschrift:** Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

**Band:** 9 (1952)

**Heft:** 4

  

**Artikel:** Retour d'Oslo

**Autor:** Kaech, Arnold

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-996985>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# Jeunesse forte Peuple libre

Revue mensuelle de l'Ecole fédérale de gymnastique  
et de sport (E. F. G. S.) à Macolin

Macolin, avril 1952

Abonnement : Fr. 2,30 l'an — Le numéro : 20 ct.

9me année

No 4

## Retour d'Oslo

par  
Arnold Kaech



Les VI<sup>e</sup> Jeux Olympiques d'Hiver ont provoqué un grand nombre de surprises dont voici quelques-unes des négatives :

- la défaite des rois et princes du ski suédois dans les courses de fond ;
- la disparition de l'« Equipe de France » du groupe de tête des Alpes ;
- et le maigre laurier olympique dont l'expédition suisse, si nombreuse et si bien équipée qu'elle était, a pu se couronner.

*La plus grande surprise fut cependant la réaction de ceux restés à la maison lorsqu'ils eurent connaissance des performances de nos combattants olympiques.*

Passé encore que les équipes suisses, parties trois semaines plus tôt sous les éclairs pleins d'espoir des appareils des reporters, reviennent par une nuit sombre et pleine de brouillard, sans être salués par personne. La plupart de nos équipiers ne s'attendaient à rien d'autre et étaient tout contents de pouvoir se faufiler à la maison sans être apostrophés dans les rues de « navets olympiques », de « porteurs de médailles de plomb » ou autres propos « flatteurs ». Il fallait s'attendre aussi à ce que le

Carnaval s'empare de l'Expédition olympique. M. H.-U. Steger a réalisé par sa « Retraite d'Oslo » dans la *Weltwoche* un vrai chef-d'œuvre de caricatures sportives tandis que les moyens employés par Rudolf Bernhard pour déclencher ses éclats de rire étaient plutôt grossiers et témoignaient ni de bon goût ni même de convenance.

Tout cela est naturel. Comme on fait son lit, on se couche.

Ce qui est cependant étonnant — et c'est là que réside la plus grande surprise — c'est précisément de constater que ce sont les mêmes gens qui s'emportent, dans un grave ton de conviction, contre toutes les exagérations et la « folie des records » en particulier, qui inclinent lourdement la tête en signe d'approbation quand quelqu'un déclare que la profession passe tout de même avant le sport, qui repoussent tout chauvinisme sportif ; il est étonnant, dis-je, que ces mêmes gens soient maintenant indignés, voire personnellement offensés, parce que le sport d'hiver suisse ne s'est pas autrement couvert de gloire à Oslo.

Le bon skieur ou joueur de hockey sur glace auquel on a inculqué dès l'école que le sport n'est « raisonnable » que lorsqu'il est pratiqué quasi accessoirement à titre de compensation du travail professionnel et auquel on a toujours montré une certaine méfiance à cause de sa « folie sportive », doit maintenant apprendre que ses performances ne sont pas « satisfaisantes », même s'il a réussi, dans la compétition avec les meilleurs du monde, à se placer parmi les dix premiers, ce qui n'est pourtant pas si mal. Et petit à petit il arrive à comprendre que la maxime de de Coubertin « Participer est plus important que gagner » ne vaut peut-être que pour les représentants de pays arriérés lointains, mais curieusement pas pour les « confédérés ». Il n'y a pas de doute : Le demi succès et les défaites de nos représentants à Oslo ont été accueillis par le public suisse d'une façon anti-sportive. Même des gens fort raisonnables dans la vie quotidienne s'exprimaient avec beaucoup de sérieux en disant que cela ne pouvait plus durer ainsi, que l'Etat devait prendre la chose en main et que la Suisse s'était compromise à Oslo, etc., etc.

Etudions maintenant avec beaucoup de soin cette situation et voyons les conclusions qui peuvent en être tirées.

\*\*\*

Tout d'abord les performances de notre équipe, notamment l'équipe des skieurs \*). Il y a quatre ans, à St-Moritz, ils s'étaient distingués en gagnant 2 médailles d'or, 2 médailles d'argent et 2 médailles de bronze. Cette fois, ils sont revenus les mains vides. A St-Moritz, ils ont gagné les « petits Jeux olympiques » des nations de l'Europe centrale dans les courses de fond, dans le combiné nordique et dans le saut. A Oslo, par contre, ils n'ont pu s'imposer.

Est-ce à dire qu'au cours de ces quatre années, les skieurs et skieuses suisses soient devenus si faibles, ou sont-ce les autres qui sont devenus plus forts ? Les performances réalisées à Oslo donnent-elles une véritable image du ski suisse, ou nos représentants se sont-ils réellement mal défendus ? Il n'est pas facile de donner une réponse à ces questions. Il est certainement inutile de critiquer après coup la formation de l'équipe, sa tenue et les mesures prises par les dirigeants. Nous voulons malgré tout et au risque de passer pour un prétentieux, essayer de le faire.

On peut dire, en général, que les succès sportifs ne se succèdent que rarement en série. Il est plus facile de gravir le sentier escarpé qui mène à la performance suprême que de se maintenir au sommet pendant une période de plusieurs années. Plus douloureusement encore que les Suisses, les Suédois ont dû ressentir leur échec par la défaite de leurs coureurs légendaires tout comme les Français par la disparition complète de leur célèbre « Equipe de France ». Si nous léchons maintenant nos plaies, nous nous trouvons au moins en bonne compagnie. Un certain parallèle entre la Suisse et la Suède est inévitable. Il s'agit, en effet, de deux pays épargnés par la guerre et qui s'étaient présentés aux premiers Jeux d'après-guerre à St-Moritz dans la plénitude de leurs forces. Et les deux se voient maintenant détrônés. La Suède par les Finlandais surtout et par les Norvégiens. La Suisse par les Autrichiens et également par les Norvégiens ; dans les disciplines nordiques elle fut surclassée aussi par ses voisins immédiats. Le laurier olympique fut donc cueilli par les représentants de nations qui ont subi la dure école de la guerre et des privations. Ils ont travaillé avec une rare ténacité pendant des années et se sont lancés dans le combat avec un incomparable élan. Les vainqueurs de St-Moritz n'ont pu opposer à ce débordant enthousiasme que leur routine, et aussi une certaine richesse : Bon équipement, « le cuisinier du pays natal », l'habitude de la victoire. Tout cela n'a pas suffi. Les Jeux d'Oslo ont démontré, une fois de plus, que dans le « concours des corps » c'est finalement l'esprit qui l'emporte.

Cet esprit aurait-il fait défaut ? Il est difficile d'en juger. Chacun a certainement fait de « son mieux ». Mais cela il l'a déjà fait depuis plusieurs années, et cela n'a pas suffi. C'est devenu — pour ainsi dire — une habitude. Et cette chaîne de l'habitude n'a pu être rompue. La victoire n'appartient toutefois qu'à celui qui — au jour et à l'heure de la décision — est capable de donner plus que « son meilleur ». Et c'est cela qui manquait, à Oslo.

\* Nous ne pouvions suivre de près que les skieurs ; certaines de nos observations devraient cependant aussi se rapporter aux autres groupes.

L'équipe suisse était trop « rassasiée ». Trop bien équipée, trop riche, trop enveloppée et devancée par les louanges de la presse et aussi trop nombreuse. Pour trop d'entre eux le but n'était ni le combat, ni l'épreuve, mais l'équipe olympique et la sélection. Trop d'équipiers aussi étaient sûrs d'avance d'être sélectionnés. Et il y avait trop de remplaçants, trop de skieurs et de skieuses qui firent le voyage à Oslo mais dont on attendait qu'un « classement honorable ». Dans le camp olympique encore la table était trop riche. Et l'on en faisait amplement honneur ! La vie était trop princière, trop aisée, trop genre vacances, trop oisive, et pour beaucoup, dont les pensées n'étaient pas entièrement absorbées par la tâche imminente, aussi trop ennuyeuse.

Que l'on nous comprenne bien : Personne ne négligeait son entraînement, personne ne sabotait les ordres des dirigeants, personne n'aurait jamais « fait la noce », mais « l'instrument perdit de son tranchant ». On n'attendait pas fiévreusement l'engagement de l'épreuve, mais on considérait au contraire les concours comme des examens qu'il fallait subir.

Ainsi s'explique qu'aucun des sauteurs ne fit preuve de volonté ou d'énergie dans l'explosion, qu'ils franchissaient sagement le tremplin ne risquant rien — même pas le danger de faire une chute. Ainsi s'explique aussi que les coureurs de fond de 18 km ont fait la course « en-dessous de leur forme » et que l'équipe estafette — qui était handicapée par une incompréhensible faute de fartage du premier coureur — devait se contenter d'atteindre le but quelques secondes à peine devant l'une ou l'autre équipe de nations de ski à peine connues. Ainsi s'explique également que les coureurs de 50 km, qui effectuaient leur parcours en une bonne forme ne furent pas soutenus par le reste de l'équipe, leur chef estimant que cela n'était pas nécessaire. Jamais toutes les volontés, toutes les pensées, toutes les forces ne furent dirigées vers un seul but : s'imposer.

La situation à Norefjell, dans le camp des Alpains, était un peu autre. Ici on ne pouvait vraiment pas parler de luxe, et l'état des pistes pendant l'entraînement était tel qu'elles effrayaient les plus vaillants. Les dames, à une ou deux exceptions près, ne purent jamais se remettre complètement de cette « terreur de la piste ». Les jeunes gaillards, par contre, ne se laissèrent pas intimider. Ils n'ont gagné aucune médaille (bien qu'il ne manquait qu'un dixième de seconde) ; ils purent cependant se partager avec les Norvégiens la seconde place au classement par équipe. Ils couraient dans chaque compétition pour la victoire. Sa conquête aurait fallu une meilleure préparation athlétique, un tout dernier polissage, l'inspiration de l'heure et — il convient de le dire — un peu de chance. Mais cette chance — nous le savons — sourit à ceux qui ont le cœur brûlant d'enthousiasme.

Ainsi il advint que cette belle et vigoureuse équipe, si bien habillée, avec la croix suisse et les cinq cercles n'a joué à Oslo qu'un rôle assez modeste. Il serait assez peu convenable de charger maintenant de reproches les coureurs et les dirigeants. Il ne sert à rien de relever quelques fautes déjà évidentes. Il n'est même pas sûr que l'on puisse en tirer une leçon pour l'avenir. Car la raison du maigre résultat d'Oslo est plus profonde. Même les beaux résultats atteints aux Jeux de St-Moritz (pays natal, condi-

tions d'après-guerre) ne sauraient nous tromper. La simple question qui se pose, c'est celle de savoir si nous osons espérer un meilleur classement de nos représentants dans un concours avec les meilleurs du monde de trente nations. *Cette question se pose si nous sommes un peuple sportif.*

Un peuple sportif, que faut-il entendre par là ? c'est certainement un peuple qui situe par dessus tout le mouvement libre en plein air et qui s'y adonne passionnément. Un peuple où hommes et femmes sont inspirés d'un certain goût de l'effort jusqu'à l'âge mûr ; un peuple qui a à cœur aussi bien l'éducation physique de la jeunesse, la gymnastique scolaire, etc., que la formation professionnelle ; un peuple qui possède dans ses villes des places de jeux pour enfants, des places de gymnastique et de sport en abondance pour jeunes et adultes ; un peuple qui n'utilise pas avant tout ses magnifiques montagnes et ses lacs uniquement pour la propagande touristique ; un peuple enfin qui dit « oui » pour le sport et notamment pour le sport de haute compétition et non seulement « oui, mais... » ; un peuple comme le peuple finlandais pour lequel une victoire olympique est une heure solennelle nationale et cela non pas en raison d'un présomptueux chauvinisme, mais parce qu'ils sont tous des sportifs, parce que tous y prennent part et parce que le vainqueur incorpore leur joie, leur vivacité, leur goût de l'effort et leur jeunesse.

Sommes-nous un tel peuple ?

Que chacun de nous se donne la réponse lui-même. Voici quelques réflexions : Combien d'hommes et combien de femmes de chez nous, qui ont passé quarante ans, font encore du sport ? Qu'est-ce qu'on fait pour l'éducation physique des apprentis, des jeunes ouvriers, des enfants montagnards ? Combien de Suisses sont des alpinistes ? Quel est le pourcentage de ceux qui nagent par rapport à ceux qui ne font que peupler les plages ? Combien, parmi les enthousiastes du « Tour de Suisse », font eux-mêmes du sport ? Et avant tout ceci : Qui a l'audace de pratiquer le sport pour lui-même ? N'essayons-nous pas toujours de lui mettre un mantelet utilitaire, de le justifier et de nous poser la question : A quoi bon, qu'est-ce que cela me rapporte ?

Nous ne voulons le sport qu'à moitié. Nous le voulons sous condition. Celui qui le pratique avec l'intensité qui est indispensable pour la réussite aux Jeux Olympiques, qui lui sacrifie quelques années de sa vie, *qui met quelque chose en jeu*, est facilement regardé de travers. De la maison familiale au banc d'école et jusque dans les camps d'entraînement on ressent partout cette réserve : « Sport, oui, mais... ».

N'a-t-on pas condamné avec une rare unanimité les quatre jeunes Biennois qui ont escaladé la paroi nord de l'Eiger : « Cela ne vaut pas la peine de de risquer sa vie dans une entreprise insensée. »

Sommes-nous vraiment un peuple sportif ?

Un nombre étonnant de concurrents, c'est-à-dire un bon tiers, a évité la course de descente aux Championnats suisses à Klosters, parce que le parcours qui n'était déjà pas facile était devenu plus difficile encore et dangereux du fait du brouillard. « Il ne vaut pas la peine de se casser une jambe » annonçaient-ils sous l'approbation des co-assistants. Aux mêmes championnats les garçons du village, ne figuraient pas au nombre des spectateurs. Ils étaient postés à l'entrée des hôtels et brossaient pour 20 cen-

times la neige des habits et des skis des skieurs rentrants. Les garçons d'Oslo ont couru plusieurs heures afin d'assister aux courses. Et le jour suivant les Jeux eut lieu une « Olympiade de la jeunesse » à laquelle 600 garçons ont effectué des sauts auxquels 7000 adultes ont assisté comme spectateurs (environ quinze fois plus de spectateurs qu'aux Championnats suisses à Klosters).

Bien sûr qu'ils ont raison ceux qui condamnent les escaladeurs de la paroi nord de l'Eiger ; bien sûr que le brossage des vêtements est plus profitable pour les garçons de Klosters que d'observer notre élite de ski au concours et de l'imiter. Et il est en général plus avantageux de diriger notre attention vers l'utile, de ne pas trop risquer, de ne rechercher que le chemin de l'entre-deux, de se méfier un peu de celui que dépasse cette moyenne.

En suivant de tels principes, nous devons aussi accepter avec une calme résignation le fait que le climat pour les champions olympiques est nettement défavorable chez nous. Et nous ferions bien de nous résigner si nos représentants ne sortent des compétitions avec les meilleurs du monde que comme nous mêmes en tant que peuple sportif : médiocrement.

ARNOLD KAECH.

## Renouveau

Bien que le printemps soit depuis longtemps annoncé, la neige, accumulée en couches épaisses tout au long d'un hiver rigoureux, a résisté avec opiniâtreté aux assauts conjugués du soleil et de la pluie. Enfin libérés, les bois nous appelaient. D'abord tout paraissait dormir mais ce n'était qu'une illusion. Lorsque nous nous arrêtions pour reprendre notre souffle ou pour pénétrer plus profondément dans le mystère de la nature, nous réalisions mieux ce renouveau. On sentait pénétrer dans nos poumons des bouffées d'air encore très légèrement parfumées, les fleurs utilisaient toute leur vigueur juvénile pour se frayer un chemin à travers les épaisses couches de feuilles mortes. L'action régénératrice de la sève montante apportait la vie aux premiers bourgeons. Avec le soleil printanier les fourmis se risquaient au travail hors de leur habitation souterraine, tandis que les oiseaux égayaient de leur ramage ce labeur silencieux.

Tels ces fleurs, ces bourgeons, ces fourmis et ces oiseaux, nous devons nous renouveler. Faisons abstraction de tout orgueil, de toute conviction et laissons la nature nous conseiller. Elle nous dicte ses commandements dans un langage fort simple mais combien magnifique.

CRÉE ! pour éviter les répétitions ennuyeuses et combattre les défauts de la routine.

MODIFIE ! en tenant compte de tes expériences et de tes connaissances nouvelles.

AMÉLIORE ! parce qu'une chose, si belle soit-elle, est loin d'être parfaite.

CHANTE ! pour exprimer ta joie dans la vie.

PIERRE.